

LAURENT QUIMBEL

LE MEILLEUR
DES TROIS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de voir le
jour :

BALÉDENT NELLY
BALÉDENT CLARA
LE BARS ERIC

LE BARS BENOIT
LE BOEDDEC LUCIE

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre,
ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits
pour tous pays.*

ISBN 9791042526085
Dépôt légal : septembre 2026

Table des matières

Prologue : Le voyageur du temps	5
ACTE I : De la poudre dans le canon du mousquet	9
ACTE II : Ajouter une balle et tasser	42
ACTE III : Planter la fournique dans le sol	83
ACTE IV : Allumer la mèche du mousquet	123
ACTE V : Poser le canon sur la fourquine	170
ACTE VI : Viser d'un œil avisé	210
ACTE VII : Tirer avant la pluie	255
Quelques repères chronologiques	301

FOURQUINE : pièce en fer forgé, en forme de U, couronnant une tige de bois, sur laquelle était posé le mousquet pour faciliter le tir. L'autre bout de la tige de bois était posé au sol.

MOUSQUET : (*vers 1650*) : arme portative, à feu et à mèche, ancêtre de nos fusils actuels, dont le canon avait une longueur moyenne de 1,20 m ; les balles pouvaient avoir un calibre de plus de 10 mm ; le poids moyen est de 4,5 kg (6 kg n'était pas rare). Le mousquet est introduit en Europe en 1525 (*succédant à l'arquebuse, à la puissance jugée insuffisante*) ; la France abandonne le mousquet vers 1700. Sa portée maximale de tir était de 200-250 mètres (efficacité réelle à 80 mètres). Avec de la pratique, le chargement prenait 2 minutes.

MOUSQUETAIRE : militaire fantassin armé d'un mousquet (ancêtre du fusil) ; en France, dès 1622, il fait partie, au sein de la cavalerie, de la maison militaire du roi, chargée de sa garde rapprochée. Ainsi, ils combattent à pied et à cheval. Ils sont désignés comme les Mousquetaires du roi.

RAPIÈRE : épée longue et flexible, à la garde travaillée (élément protégeant la main du bretteur), seconde arme des Mousquetaires. La rapière a trois utilisations : le duel, la guerre, et l'apparat. Elle s'utilise principalement en coup d'estoc (mouvement avec la pointe de la lame), mais également en coup de taille (mouvement avec le tranchant de la lame). La longueur moyenne de la lame est de 120 cm ; le poids moyen de la rapière varie de 1 à 1,5 kg. Elle connaît au XVII^e siècle de nombreuses évolutions concernant la garde et la lame (longueur, diamètre et forme). On possédait souvent 2 rapières : une pour la guerre, une pour le duel.

Prologue le voyageur du temps

Une courte plongée dans le XVII^e siècle

Ne cherchez pas mon nom ni mon prénom. J'en ai plusieurs. Je suis un voyageur du temps. Je vais vous parler du contexte général du XVII^e siècle, tel que je l'ai vécu, tel que je l'ai ressenti, à travers un rapide résumé de l'essentiel. Cela me permettra de vous situer les deux années, 1657 et 1658, qui sont le théâtre de cette pièce. Ces deux années vont voir un baron de Gascogne, le baron de Saint-Loup, assouvir une vengeance contre ces intouchables, les Mousquetaires du roi.

1658, l'histoire contée dans cette pièce s'arrête là. Comme tous les siècles, le XVII^e présente deux facettes, une claire et une obscure. L'histoire balance son épée au-dessus de nos têtes, entre magnificence et pauvreté, grandeur et bassesse, génie et médiocrité.

Le XVII^e siècle, connu sous le nom de Grand Siècle, est également le siècle de Louis XIV, qui sera surnommé le Roi-Soleil. La vie quotidienne y est éprouvante pour la grande majorité des Français, à la ville comme à la campagne. Elle peut du jour au lendemain basculer dans le malheur. Pour ces gens, demain n'existe peut-être déjà plus. La vie des enfants ne vaut pas grand-chose, sauf pour les nobles qui ont un titre, un domaine, un héritage à transmettre. Un enfant meurt souvent sans beaucoup de pleurs autour de lui. Les Français sont habitués à l'idée de la mort qu'ils fréquentent souvent au quotidien. Mais, certains s'en sortent, parfois par roublardise, souvent avec courage et ingéniosité. Il y a des réussites sociales : le laboureur des campagnes, le tisserand, les artisans spécialisés dans les métiers du luxe. Une moyenne et haute bourgeoisie rivalise avec la grande noblesse des princes, des ducs. Cette noblesse ancienne, d'épée, de sang, dorée, souffre de cette concurrence. Surtout, elle complotte contre les Premiers ministres, Richelieu puis Mazarin, se révolte pour reprendre sa place dans le gouvernement du royaume de France.

C'est évident ! Rien de ce qui simplifie, améliore ou sécurise la vie quotidienne en 2026 n'existe. Pas de prévoyance sociale, de service hospitalier d'urgence, de pompier, de téléphone portable, d'ordinateur, d'Internet, de transports publics, d'autoroutes. Les congés payés sont inconnus. Les conditions de travail sont souvent déplorables. Relisons Molière pour savoir ce que valent les médecins, qui ne peuvent pas s'appuyer sur des résultats d'analyse. Quand les chirurgiens interviennent, ils opèrent sans anesthésie. L'homosexualité, désignée sous le nom de sodomie, peut conduire à une condamnation à mort et au bûcher.

Pour aller de Paris à Marseille, on compte de 6 à 8 jours à cheval sans traîner. Un peu plus en carrosse, selon la météo, à condition de ne pas faire de mauvaises rencontres sur les chemins. Il faut une ou deux semaines pour que des ordres royaux parviennent dans les provinces.

Depuis le XIV^e siècle, l'Europe subit, par épisodes, les effets d'un « petit âge glaciaire » (1550, 1650, 1770 et 1850). Celui-ci est caractérisé par des hivers si rigoureux qu'ils font geler la Seine et le vin, tandis que les oiseaux meurent en plein vol. Des printemps pluvieux transforment les terres cultivées en champs de boue. Les étés sont plus chauds. Ces conditions climatiques entraînent de mauvaises récoltes, des pénuries, des famines. Neuf fois, par épisodes de trois à dix ans, la queue de la peste s'abat sur les provinces, causant plus de deux millions de morts. Famine, peste, il n'en fallait pas plus pour trouver des boucs émissaires : protestants, juifs, bohémiens et sorcières.

La France est encerclée par des royaumes ennemis, Autriche, Espagne, Pays-Bas, Allemagne, Italie du Nord, réunis dans le vaste empire des Habsbourg, sans compter la Grande-Bretagne. Louis XIV régnera en roi guerrier ; la France sera en guerre en moyenne une année sur deux. Du fait des guerres aux frontières et de leur coût, les caisses de l'État sont vides, le gouvernement augmente les impôts, en crée de nouveaux, que les gens ne peuvent payer. Des révoltes naissent avec leur répression. Le paysan est très rarement propriétaire de sa terre, et il doit payer des droits seigneuriaux. Le monde paysan (80 % de la population) croule sous les impôts : ceux dus au roi, au seigneur, à l'église. C'est un siècle où se succèdent complots contre le roi, contre Mazarin et révoltes surtout des petites gens.

La société se divise en trois ordres : la noblesse, le clergé, et le reste, qui constitue le Tiers État. La dernière réunion des États généraux remonte à 1614. La noblesse se divise en deux catégories : la première, la noblesse d'épée, l'ancienne, qui a payé et continue de payer

l'impôt du sang, et qui s'est révoltée contre le pouvoir lors de la Fronde de 1648 à 1653. Écartée des ministères et du pouvoir, elle revendique un rôle politique et lorgne sur la monarchie parlementaire. Elle ne supporte plus la concentration des pouvoirs dans les mains d'un seul homme, le Premier ministre : Richelieu puis Mazarin. La seconde, la noblesse de robe, quant à elle, achète un titre, un office, une charge. Souvent, elle est argentée et participe au pouvoir.

Sur le plan religieux, les protestants vivent en bonne intelligence avec les catholiques, majoritaires. Cela durera jusqu'en 1685, année où Louis XIV prend l'édit de Fontainebleau qui annule l'édit de tolérance, l'édit de Nantes.

Toutefois, in fine, la France réussira à s'élever au rang de principale puissance politique et économique du continent. D'abord, sur le plan territorial, grâce à son armée, ses génies militaires, ses victoires et ses traités.

Le royaume compte de belles plaines souvent travaillées pour la culture de différentes céréales. Les vignes poussent. Elle compte de multiples cours d'eau, les gens ne meurent pas de soif. La France est l'un des pays parmi les plus peuplés d'Europe, avec 22 millions d'habitants (contre 5 millions pour l'Angleterre), à majorité de paysans. Paris, la deuxième plus grande ville d'Europe après Londres, atteint 500 000 âmes.

Elle ne cessera de rayonner, sous l'impulsion notamment de Louis XIV et de ses ministres. L'art va bénéficier d'un élan nouveau, en matière de littérature, de philosophie, de musique, de danse. Sont créées différentes académies : Académie française, de danse, des inscriptions et belles-lettres, de peinture et de sculpture, des sciences, de musique, d'architecture. Artistes et savants, précurseurs, laissent leur empreinte sous l'œil admiratif et avisé de Louis XIV. L'opéra est introduit à la Cour. Les travaux du canal royal du Languedoc (futur grand canal du Midi) commencent en 1662 avec une inauguration en 1681. 20 ans plus tôt, en 1661, Louis XIV entreprend de lancer les grands travaux du château de Versailles. Avec ses jardins, ses jets d'eau, ses colonnes, ses galeries, il deviendra résidence permanente de la famille royale et de la Cour en 1682. La construction du château répond peut-être en partie à la défiance de Louis XIV vis-à-vis de Paris, théâtre des Frondes de 1648. C'est surtout un instrument de sa grandeur, et un moyen de contrôler et soumettre la noblesse. Vivre à la cour représente un coût considérable pour les courtisans.

Émergent de terre des manufactures d'où sortent meubles, tapis, tapisseries, tissus, destinés à embellir la vie de l'aristocratie et les

demeures royales, sans oublier la fabrication des armes. Se développe l'artisanat de luxe. L'école française d'escrime rivalise avec l'italienne. Les duels, qui ravagent la noblesse et mettent en péril la hiérarchie militaire, sont interdits par plusieurs édits. La langue française épurée, normalisée, s'embellit. Elle se propage ainsi remaniée. Le Grand Siècle s'ouvre aux nouvelles terres, aux matières et produits étrangers grâce aux compagnies : de la Nouvelle-France, des Indes orientales, du Levant.

Paris est la ville capitale du royaume, elle deviendra la capitale intellectuelle de l'Europe. Sa police va être réformée pour améliorer sa sécurité, sa propreté et son urbanisme.

Pour en finir, revenons au milieu du Grand Siècle, en 1658 : Louis XIV, sacré roi à Reims 4 ans plus tôt, n'est âgé que de 20 ans. Il n'a pas encore acquis la grandeur du Roi-Soleil, le monarque absolu qu'il va devenir. Son Premier ministre est Mazarin, son parrain, son éducateur, son mentor. C'est lui qui tient les rênes du royaume depuis les années 1643, au décès de Louis XIII, après celui de Richelieu. Son ministériat s'achèvera en 1661, année de son décès, à partir de laquelle le roi instaure son gouvernement personnel et sa monarchie qualifiée d'absolue (les historiens préféreront parler plus tard de monarchie administrative).

ACTE I :

De la poudre dans le canon du mousquet

*Scène 1 : Baron de Saint-Loup ; monologue
(Les racines du mal)*

BARON GONZAGUE DE SAINT-LOUP : Nous sommes en 1657 et 1658, au milieu du Grand Siècle. Louis XIV, âgé de 20 ans, règne depuis 4 ans après son sacre à Reims. Il s'appuie sur ses ministres d'État, surtout sur celui qui est son parrain, presque son éducateur, le Cardinal Mazarin, son Premier ministre, d'origine italienne. Le Cardinal Mazarin, qui va péniblement vers sa 56^e année, est perclus de douleurs, notamment à cause de la goutte, selon les médecins. Cependant, il conserve son esprit rusé et lucide ; à l'approche de la fin de sa vie, sa fortune monétaire exceptionnelle est à la hauteur de son intelligence. Il est un grand collectionneur de livres et de diamants. La guerre avec l'Espagne ne cesse de finir. La signature d'un traité est évoquée.

Vous vous demandez qui peut bien parler de la grande histoire, se présenter comme votre serviteur, là, présent, debout, devant vous. Parce que, si ce n'étaient mes beaux habits, cette foutue canne en bois pourrait bien me faire ressembler plus à un vaurien, un malin-groux, un mendiant de la Cour des Miracles à Paris. Mais, la raison qui me vaut de boiter existe bel et bien, cela n'est pas une supercherie. J'en souffre chaque jour depuis tant de temps. Depuis plus de 15 ans. Non, je ne simule pas dans l'espérance que l'on s'apitoie sur mon sort. Je suis Gonzague, baron de Saint-Loup, né en 1615, dans la belle région du sud-ouest, une terre de vignes au nord de la grande Gascogne, la Gascogne qui a fourni tant de Mousquetaires. Non loin de mon grand manoir familial coule une rivière, la Baïse, qui se jette dans les bras de la Garonne.

Quelques années plus tard, en 1630, sous le règne de Louis XIII, je me lie d'amitié à 15 ans avec une jeune paysanne et son frère aîné : Lison

et Martin Laborde. Ma mère ne voit pas cette amitié d'un très bon œil. Deux ans plus tard, Lison et moi brûlons d'un amour intense dans le plus grand des secrets. À l'exception de Martin, son frère, mon ami, au courant de notre passion, ainsi que leur petite sœur, Henriette. Martin nous avertit souvent que notre aventure nous mène à une impasse, qu'elle mène à l'impossible. Mais, il ne s'y oppose pas. Lison me tourne la tête. Elle habitait dans un village à quatre ou cinq lieues de notre manoir familial. Nous nous rencontrions à mi-chemin, non loin d'un bois longé par la rivière. Il m'était facile de la rejoindre à cheval, en prétextant auprès de mes parents, Phileas et Anne de Saint-Loup, que je souhaitais améliorer l'art de maîtriser ma monture. Notre amour a duré presque deux ans, deux ans d'amour, deux ans de passion. Temps suffisant pour commettre l'interdit.

Au début de l'été 1634, elle m'annonça qu'elle portait notre enfant. Cette nouvelle, loin de nous apeurer, fit naître l'idée, aussi délirante que brutale, de nous enfuir et de vivre ensemble. L'amour nous donnait des ailes, nous propulsant dans les nuages. Oui, nous étions inconscients, fous. Peu m'importait le titre de baron qui serait transmis par mon père à son décès. De toute façon, en qualité de 2^e fils de la lignée, donc un cadet, j'étais voué à choisir entre porter la soutane ou l'uniforme militaire. Nous commençons à élaborer des plans de fugue, que dis-je de fuite, avec l'idée que ce serait pour toujours. Oui, nous étions innocents, coupables et fous. Il était évident que nous allions garder l'enfant.

Puis, quelques semaines après cette nouvelle, en septembre 1634, nos villageois, des paysans, fermiers, métayers, laboureurs et éleveurs aux revenus modestes, victimes de mauvaises récoltes des années précédentes, se sont rebellés contre de nouveaux impôts. Alors que le ventre de Lison n'avait pas encore pris les rondeurs habituelles, ils ont décidé de faire grève de leur paiement. Mon père, le baron en titre, dut s'interposer un jour entre ses propres gens revendicatifs et le collecteur d'impôts. Il lui a sauvé la vie. Richelieu commençait à augmenter les impôts pour financer l'entrée en guerre de la France contre l'Espagne dans le cadre de la guerre de Trente Ans.

Mon père, insistant dans sa démarche d'apaisement, tenta d'intercéder par lettre auprès du Cardinal de Richelieu, pour le sensibiliser à la situation de nos gens endettés. Le curé lui-même rejoignit ses fidèles. Dans d'autres provinces de France, quelques villages se rebellaient pareillement. La lettre de mon père ne reçut comme seule réponse de la part de Richelieu que la venue d'une unité de Mousquetaires armés de leurs mousquets et de leurs rapières. Nos

gens refusèrent d'obtempérer et de payer l'impôt dû. Dès l'arrivée de ces Mousquetaires, des pourparlers s'ensuivirent avec le responsable de l'unité. Nos gens ne voulurent rien entendre, même sous la menace d'une intervention. Cela prit une tournure d'échauffement, quand ce responsable indiqua fermement que par sa lettre de mission, il serait dans l'obligation et le droit de se saisir, d'emprisonner voire d'exécuter les meneurs dès le lendemain, si les villageois maintenaient leur refus. Il repartit dans son campement provisoire. Les paysans tombèrent tous d'accord. Les moins pauvres et les autres. Comment désigner des meneurs ? Ils l'étaient tous. Le commandant de l'unité leur avait laissé jusqu'au lendemain midi. Toute la nuit, nos gens se préparèrent. Ils sortirent fourches, faux, couteaux et serpes. Quelques-uns sortirent les mousquets qu'ils possédaient. Des charrettes et des ballots de paille venaient en guise de murs. Ce fut leur réponse. Un silence pour désespoir. Le lendemain, midi sonna à la cloche de l'église. Une balle de mousquet est capable de perforer une armure. Deux salves suffirent aux Mousquetaires de l'unité pour semer la mort parmi nos gens. Avant de charger à cheval les récalcitrants. Il y eut des blessés, mais surtout plus de vingt morts, sans qu'aucun Mousquetaire ne soit parmi eux.

Parmi les corps sans vie, Lison et son frère Martin. Découvrant le corps ensanglanté de Lison, au son de la trompette de rappel, une rage meurtrière me saisit. Sans réfléchir aux conséquences, je chargeais à mon tour, seul, comme un taureau rempli de haine, dans une course effrénée vers le chef de l'unité, une fourche dans la main. Je faillis le tuer, il me blessa d'un coup de dague à l'entrejambe. Ce jour-là, en milieu de journée, je fus ramené dans ma chambre, pour y souffrir en silence. Je sentais que mon membre viril n'avait pas été touché, seulement le reste de mes attributs. Un médecin venu le surlendemain m'apprit que la lame les avait transpercés de même que ma cuisse. Je dus encore attendre, fiévreux, pendant deux jours, l'arrivée d'un chirurgien qui ne put soigner que la blessure à ma cuisse. Quant au reste, sauf le membre viril, il dut couper.

Voilà. Vous l'aurez deviné aisément, à compter de ce jour maudit du 20 septembre 1634, l'envie de vengeance a commencé à germer contre ces Mousquetaires que je tenais pour responsables de la mort de Lison et de son frère. Une seule phrase tournait incessamment dans mon cerveau : tuer pour l'amour de Lison, encore tuer pour notre enfant, tuer encore pour son frère Martin, mon ami. Toujours tuer pour réparer la perte de mon amour, de mon ami, et m'apaiser en versant le sang des Mousquetaires. Mais voilà. Verser le sang des

coupables supposait de répondre à la question pratique : « *Comment se venger contre toute une unité de soldats ?* » Tout ceci, sans mettre en cause ma famille, ni provoquer sa déchéance ou la vindicte de Richelieu ou de Louis XIII. Je ressentais une sorte d'écartèlement entre mon désir ardent de vengeance, lequel s'échappait de mes doigts, et mon devoir de préserver mes parents, le domaine. Comment vivre sans Lison ? Mon père, qui lisait dans mes pensées, tenta de me raisonner pendant la douzaine de mois que dura ma convalescence. Rien n'y fit. Soit je pleurais caché, soit je me morfondais. Mon existence ne valait plus la peine. Ma douleur physique se révélait bien plus supportable que celle de mon esprit tourmenté. Parce que si vous pouvez assister de vos propres yeux à la cicatrisation de vos chairs, il n'en est pas de même de la fissure qui saigne dans votre tête, vous devenez alors comme possédé par des anges gris. Oui, sans trace, sans bruit, une balle de mousquet tournait dans ma tête.

M'est venue l'idée de mettre fin à mes jours. Je ne compte pas le nombre de fois où le canon du pistolet s'est posé sur ma tempe, l'odeur de la poudre dans mes narines. Après avoir mis la poudre, allumé la mèche, le courage me manquait pour faire jouer la gâchette. J'en pleurais. Mon père comprenait mes pleurs, ma mère, elle, pestait contre moi en me lançant « *Comporte-toi comme un homme, tu es un Saint-Loup* ». La peur de me donner la mort était-elle plus intense que mon amour pour Lison ? Dans ma tête à l'horloge dérégulée, bourdonnait un essaim silencieux de questions et d'intentions entêtantes, surtout ces deux premières sans réponse : Que faire ? Comment arrêter cet enfer intérieur ? Puis, une fois que les douleurs physiques s'estompèrent, me vint l'idée si simple de trouver la mort tant cherchée, par les mains d'un autre. Celui qui n'aurait pas peur de me tuer. Qui mieux qu'un ennemi ? C'est mon père qui me montra le chemin pour apaiser, non pas mon cœur, mais mon esprit. La seule façon consistait finalement à rejoindre les meurtriers, ces Mousquetaires du roi, dès mon complet rétablissement, ce qui supposait de pouvoir remonter à cheval sans douleur. Alors, à l'été 1635, je pris le chemin de Paris pour m'enrôler. J'étais certain de mon bon droit, sûr de la justesse de mon idée qui me conduirait à ma destination rêvée. La France entraînait dans la guerre de Trente Ans contre l'Espagne.

Or, à mi-chemin de Paris, au fil de ma course, un essaim de questions vint bourdonner. Un nouveau doute s'insinua dans mes pensées. Plus j'approchais de la capitale, plus ma résolution de rejoindre la compagnie des Mousquetaires du roi s'affaiblissait et m'abandonnait. Comment vivre, combattre, aider, rire, suivre et peut-être même